

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georgia GUENZI

La Bible dite de saint Louis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2011, tome 106a, p. 58-67

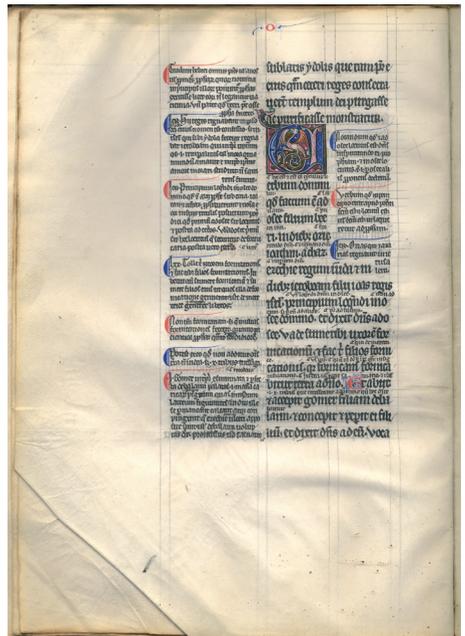
© Abbaye de Saint-Maurice 2014

La Bible dite de saint Louis

LES MANUSCRITS DIV 10/0/1, 2, 3 DE L'ABBAYE DE SAINT-MAURICE D'AGAUNE, DEUXIÈME TIERS DU XIII^e SIÈCLE, VERS PARIS

Le 16 avril 2010, au Séminaire d'histoire de l'art médiéval de l'Université de Lausanne, dirigé par M. Michele Tomasi, Mlle Georgia Guenzi a présenté sa recherche sur les trois volumes de notre Bible du XIII^e siècle conservée aux archives, dite communément Bible de saint Louis. Elle démontre qu'il s'agit bien d'une bible produite dans la région parisienne au 2^e tiers du XIII^e siècle.

Au treizième siècle, Paris, capitale du royaume de France depuis la fin du onzième siècle, devient le centre de production principal des Bibles pour tout l'Occident chrétien. L'organisation en ateliers, toujours plus perfectionnée, assure aux manuscrits parisiens une grande qualité, une réalisation rapide et l'assurance d'un texte officiel. Rien d'étonnant dès lors si la riche et réputée Abbaye de Saint-Maurice d'Againe, en Valais (Suisse), s'empresse d'acquérir sa propre Bible glosée en plusieurs volumes, pour compléter une bibliothèque déjà bien fournie. Il s'agira, dans cet essai, de rassembler les facteurs formels et stylistiques qui font des trois manuscrits bibliques survivants de Saint-Maurice les témoins de la dynamique production parisienne à la moitié du treizième siècle. Le système de repérage, l'écriture, la mise en page élaborée du texte et de la glose ainsi que le genre d'enluminures sont les



indices que nous suivrons pour valider cette hypothèse.

Si l'Abbaye de Saint-Maurice d'Againe, en Valais, est aujourd'hui encore fameuse pour son trésor constitué depuis le V^e siècle, elle l'était encore plus au Moyen Age : le début du XII^e siècle initie en effet un temps de gloire pour l'Abbaye puisque la fréquentation accrue de ce lieu va de pair avec des donations toujours plus conséquentes. Selon la légende

locale, saint Louis (1214/5-1270), roi de France (1226-1270), aurait ainsi offert à l'Abbaye une Bible glosée en plusieurs volumes, produit des réputés ateliers parisiens de l'époque. Louis IX aurait en fait donné cet ouvrage en guise de remerciement à l'Abbaye de Saint-Maurice qui lui avait fourni des chanoines pour le prieuré de Senlis (Ile-de-France) qu'il venait de fonder. La règle monastique suivie par les moines de Senlis est en effet la même que celle des chanoines de Saint-Maurice. Les archives de Saint-Maurice témoignent également de « provisions des prieurs jusqu'en 1500 » :

« Acte de la *fondation du prieuré de Senlis par saint Louis*, dans lequel ce saint roi, après avoir rappelé la concession de plusieurs corps saints faite par l'abbé Giraud [Girolodus] et couvent de *Saint-Maurice d'Agaune*, et leur *réception solennelle dans l'église de Senlis*, et ensuite dans la petite chapelle de son palais dédiée à saint Denis, et enfin dans une plus grande chapelle qu'il venait de faire bâtir à côté et dédiée à la Sainte Vierge et à saint Maurice et ses compagnons, il ordonne qu'il y aura toujours 13 chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin et portant l'habit des chanoines de *Saint-Maurice d'Agaune* [...] » (AASM, Copie de l'acte de fondation, mars 1264, CHN 59/1/2).

Ce cadeau royal serait en outre lié au don par Louis IX du reliquaire « d'une des épines de la couronne de notre Seigneur Jésus-Christ en reconnaissance des corps des saints martyrs Thébains, que l'abbé de ce temps-là lui avait portés pour Senlis », comme le mentionne un texte de février 1262 (AASM CHA 1/1/7).

La Bible qu'aurait offerte saint Louis à l'Abbaye de Saint-Maurice contenait initialement entre 15 et 20 volumes, selon les estimations d'Albert Brückner (1). Toutefois, dans l'incendie qui ravagea l'Abbaye et sa bibliothèque, le 23 février 1693, une grande partie des archives périt. Plus de manuscrits que ceux qui subsistent aujourd'hui ont potentiellement survécu aux flammes, mais ils auraient été revendus pour financer la reconstruction de l'Abbaye et de la bibliothèque détruites. D'autre part, le chanoine Olivier Roduit a pu démontrer que cet ouvrage en plusieurs volumes



a souffert d'un second incendie, le 20 août 1800 (2). Monsieur Roduit cite le chanoine Boccard, expliquant qu'à cette date, les précieux manuscrits étaient conservés au village de Vionnaz où ils avaient été transportés « pour les soustraire à la fureur révolutionnaire. » Le chanoine

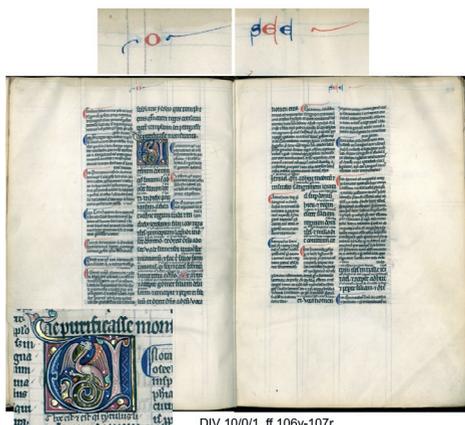
Boccard poursuit : « Au nombre de ces manuscrits, se trouvoit une bible du XII^e siècle du plus grand prix quoiqu'elle eût été notablement détériorée par la curiosité aussi sotte que coupable de certaines gens qui s'amusaient à découper les superbes vignettes qu'on y retrouvait. Elle périt dans l'incendie général du dit village peu après qu'on l'y eut déposée. » Nous développerons plus bas l'hypothèse d'une datation postérieure au XII^e siècle pour la Bible que nous étudions, mais il est presque certain que ce soit à cet ouvrage que le chanoine Boccard fasse référence. Le manuscrit DIV 10/0/3, sur lequel nous ne nous arrêterons pas dans cet essai, présente en effet, à quelques endroits, les « découpages » déplorés par le chanoine Boccard.

Les regrettables incendies de 1693 et 1800 dont les manuscrits de Saint-Maurice ont été les victimes ne nous ont laissé que trois volumes de la grande Bible glosée originale :

- ms DIV 10/0/1 rassemblant Job et les douze petits prophètes (Ancien Testament), constitué de 242 folios réunis en 12 cahiers, mesurant 260 à 270 mm de large sur 370 mm de haut, pour une épaisseur de 80 mm.
- ms DIV 10/0/2 enfermant les Épîtres Pauliniennes (Nouveau Testament), de 236 folios rassemblés en 20 cahiers, larges de 335 mm, hauts de 470 mm et épais de 70 mm.
- ms DIV/10/0/3 contenant 14 cahiers de 128 folios déreliés des Psaumes (incomplets : de 1 à 118 sur un total de 150). Ce manuscrit, de 260 mm de large sur 400 mm de haut et 60 mm d'épais, nous intéressera moins car les quelques enluminures qui l'ornaient ont été découpées.

Au-delà de la légende qui lie ces manuscrits au siècle et à la capitale de saint Louis, une analyse formelle des volumes DIV 10/0/1 et DIV 10/0/2 étoffe l'hypothèse d'une production du treizième siècle parisien.

Si les folios ne sont pas numérotés – la foliation au crayon papier est plus tardive –, le repérage dans chacun des livres est toutefois garanti par l'enluminure, les titres et la numérotation des chapitres. L'enluminure premièrement, décoration colorée qui frappe l'œil de celui qui consulte le manuscrit, permet assurément de repérer le début de chacun des livres. Ainsi, le livre d'Osée commence-t-il par une initiale décorée d'un dragon (f. 106v). Deuxièmement, le titre, en bleu et rouge, en haut de la page – pour notre exemple, O et SEE sur le folio suivant (f. 107r) – a la même fonction. Christopher De Hamel, dans son ouvrage *La Bible. Histoire du Livre*, explique que « des



DIV 10/0/1, ff. 106v-107r

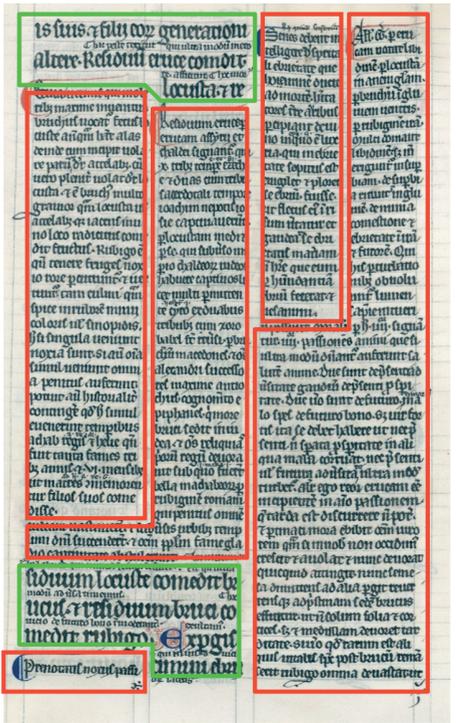
Premières pages du livre d'Osée. Le nom du livre biblique est indiqué dans les marges supérieures.

lettres bleues et rouges apparurent dans les marges hautes des bibles du XIII^e siècle. Il s'agissait des titres courants des livres, une partie du titre sur la page de gauche, l'autre sur celle de droite. Les titres courants sont extrêmement pratiques pour se situer dans un manuscrit. » (3) Les titres permettent donc une première estimation pour la datation de ces manuscrits : le treizième siècle. La numérotation des chapitres, troisième moyen de repérage, apporte une indication supplémentaire quant à la date de la Bible de Saint-Maurice. Des chiffres romains, dans la marge intérieure, indiquent la ligne à laquelle débute le chapitre, sans que celui-ci ne soit décalé de ce qui précède par un alinéa. Or, selon De Hamel, « durant la première moitié du [XIII^e] siècle, un chapitre pouvait fort bien commencer au beau milieu d'une ligne de texte. On inscrivait alors son numéro dans la marge, à hauteur de la ligne. Vers 1240, [...] les scribes commençaient chaque nouveau chapitre en début de ligne. » (4) Puisque les chapitres se succèdent sans retour à la ligne, les manuscrits de Saint-Maurice ne seraient donc pas postérieurs à 1240. Cette année limite doit pourtant être considérée avec

précaution : il serait probable que des scribes travaillant après cette date fatidique poursuivissent la tradition du non-retour à la ligne. Les comparaisons qui suivront tendront d'ailleurs à situer les manuscrits aగాonais plus proche de 1240 que de 1200... Les trois systèmes de repérage permettent donc de situer la réalisation de la Bible de Saint-Maurice au XIII^e siècle.

Cette estimation semble confirmée par le type d'écriture employée : la gothique *textura*, plus précisément, la *littera textualis*. La *littera textualis* que l'on retrouve dans les Bibles françaises produites entre le XIII^e et le XIV^e siècle est très épaisse. C'est une forme de gothique *textura*, écriture de grande qualité mais difficile à lire parce que l'espace entre les mots et les lettres est minime. Les lettres sont formées de sortes de petits losanges. Or ce type d'écriture est typique du XIII^e siècle, comme l'explique De Hamel : « la bible du XIII^e siècle est écrite en minuscules lettres, angulaires comme une fenêtre gothique. L'écriture forme un pavé compact sur la page. » (5) Si le type d'écriture apporte du crédit à notre hypothèse du treizième siècle, c'est surtout la taille du texte qui est révélatrice.

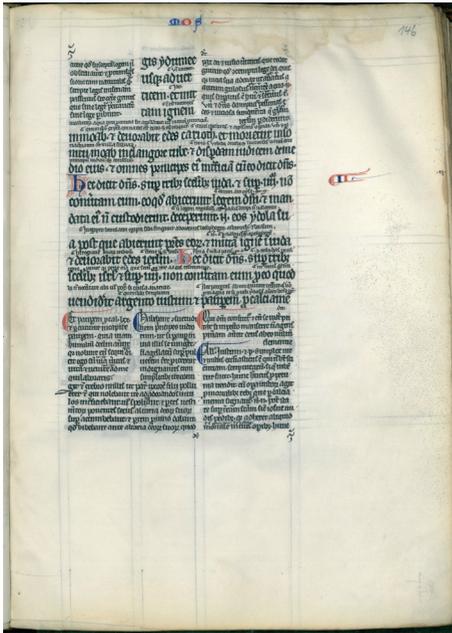
Les trois grandeurs de lettres correspondent à une hiérarchie établie selon la source du texte considéré. Le texte en gros module, que l'on retrouve à partir de l'initiale enluminée correspond ainsi au texte biblique de la Vulgate – traduction latine de saint Jérôme et addition d'autres traductions de certains livres écartés par Jérôme. Ce qui précède directement l'enluminure, également en grande taille, n'est pas le texte de la Vulgate mais une *Explanatio*, un texte du Haut Moyen Âge, sorte de prologue qu'il était courant d'adjoindre aux différents livres. Christopher De Hamel explique en effet que « de nombreux livres de la Bible latine com-



Texte biblique Gloses marginales subdivisées en colonnes

DIV 10/0/1, fol. 133r (Joël)

mençaient traditionnellement par de courtes préfaces à propos du texte ou de son auteur, souvent d'après les écrits de Jérôme. » (6) De même taille que le texte biblique, le prologue avait en fait autant d'importance que le texte dont il faisait l'introduction. Texte biblique et « préface » étaient d'ailleurs fréquemment lus sans distinction, comme un tout, d'où l'usage commun du gros module et l'emplacement dans la colonne la plus large. La colonne plus étroite et des espaces ménagés à l'intérieur du texte en gros modules sont, quant à eux, remplis par une écriture de taille moyenne, correspondant à la glose marginale, le commentaire du texte biblique. Ces gloses, sur lesquelles nous reviendrons ci-dessous, sont individualisées par un signe coloré, alternativement en



Dans le livre d'Amos, texte et gloses s'enchevêtrèrent.

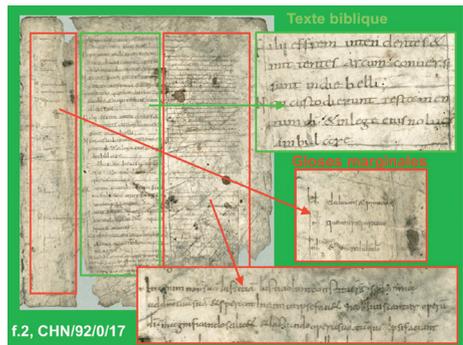
bleu et en rouge. Finalement, des annotations de petite taille s'insèrent entre les lignes du texte biblique, et parfois aussi entre les lignes de la glose marginale. Il s'agit des gloses interlinéaires, localisées au-dessus des mots qu'elles expliquent.

Une telle mise en page relève assurément d'une grande sophistication, d'autant plus qu'à des jeux sur la taille s'ajoute une organisation élaborée en colonnes et colonnettes. Selon Guy Lobrichon, c'est vers 1150 qu'« apparaissent des subdivisions dans les colonnes de glose, à l'aide de petites colonnettes ; cela permettait d'imbriquer plus rationnellement des gloses, d'exploiter mieux la surface de la page, et c'est un signe que le volume des gloses se stabilise. » (7) La Bible de Saint-Maurice est donc postérieure à 1150, ce qui confirme nos premières estimations, au XIII^e siècle.

Assurément, un tel achèvement n'avait pas encore été atteint au XII^e siècle, ce dont témoigne

un fragment des Psaumes glosés, également conservé à Saint-Maurice, sous la référence CHN 92/0/17. Les deux folios survivants présentent une écriture plus ancienne, la minuscule caroline, à l'encre brune et aux initiales rouges. Pas de variations de taille ni de mise en page complexe ici : le texte biblique, au centre, est simplement commenté dans les deux marges latérales. C'est donc que la pratique de la glose a bien évolué en un siècle !

Si ce type de commentaire se pratique depuis fort longtemps, et pas uniquement pour le Livre Saint, ce n'est que vers 1100, en France du Nord, qu'on tend à unifier le contenu et l'ordre de la glose biblique. Selon De Hamel, le mouvement est initié à l'École cathédrale de Laon, par Maître Anselme (8). Prenons garde toutefois à ne pas identifier Maître Anselme et les intellectuels qui travaillent avec lui aux auteurs de la glose : ils se chargent « uniquement » de sélectionner et de mettre de l'ordre dans les textes-commentaires de la Bible qui ont été écrits par les Pères de l'Église – Augustin, Jérôme, Bède, Cassiodore, etc. D'autres poursuivent le projet de Maître Anselme, tels son frère Ralph et le diacre d'Auxerre, Gilbert l'Universel, mort en 1134 (9). Bientôt, la glose de Pierre Lombard, enseignant puis évêque de



L'Abbaye possède un fragment (2 feuillets) d'une bible glosée du XII^e siècle (CHN 92/0/17).

Paris, s'impose, en parallèle à celle de Maître Anselme, pour les Épîtres pauliniennes et les Psaumes. Le manuscrit DIV 10/0/1, Job et les petits prophètes, est donc plus proche de la glose d'Anselme que les deux manuscrits DIV 10/0/2 et 3, les Lettres de Paul et, respectivement, les Psaumes, dont la glose se rapproche plus de celle de Pierre Lombard. En 1130, on a ainsi glosé toute la Bible. Dès lors, le texte se peaufine et, aux alentours de Paris vers 1220, il s'établit dans un contenu et un ordre plus ou moins définitifs. En effet, c'est à Paris, désormais, que se concentre la production de manuscrits destinés à tout l'Occident chrétien. Rien d'étonnant, car Paris, en pleine croissance économique, a été choisi comme la capitale du royaume de France par les rois capétiens dès 1100. Y affluent donc de riches nobles, liés à la cour, potentiels acheteurs de beaux manuscrits. Parallèlement, la renommée des écoles épiscopales situées autour de Notre-Dame se répand. Paris voit également la naissance de l'Université, au tournant du XIII^e siècle. Celle-ci draine des étudiants de toute l'Europe chrétienne, également potentiels acheteurs de Bibles, puisqu'ils en ont besoin pour leurs études. Face à une telle demande, la production et la commercialisation de manuscrits s'organisent de plus en plus techniquement : des ateliers se développent – dans leur ouvrage *Manuscripts and their Makers : Commercial Book Producers in Medieval Paris, 1200-1500*, Richard H. et Mary A. Rouse (10) présentent d'ailleurs d'intéressantes cartes de la ville de Paris permettant de visualiser le regroupement des ateliers en « quartiers » – le travail se délègue, la mise en page, le texte et les illustrations s'uniformisent. Les chanoines de Saint-Maurice, sans doute attirés par la renommée de la production parisienne, n'auraient donc pas hésité à commander dans la capitale fran-

çaise cette Bible glosée en plusieurs volumes pour leur abbaye.

D'autre part, selon Guy Lobrichon, « le succès de l'édition et la demande scolaire étaient tels vers 1200, l'expérience aussi des scribes était si grande qu'on porta à quatre, bientôt à cinq, le nombre de colonnes par page. On savait alors parfaitement étendre les lignes du texte sur deux ou trois de ces colonnes, parce qu'on avait une vision précise du volume de gloses à distribuer sur la page : les gloses se présentent donc à l'œil immédiatement en face du passage considéré, plus n'est besoin de recourir à des marques de renvoi. » (11) Certaines pages de la Bible de Saint-Maurice présentent de telles innovations dans la mise en page : il n'est pas rare en effet d'avoir, en haut de page, des colonnettes parallèles et en bas de page, la glose la plus longue remplissant la largeur des deux colonnettes initiales. Guy Lobrichon ajoute que, pour plus de précision, « on introduit un nouveau perfectionnement de la mise en page : les préparateurs des manuscrits composent désormais une grille uniforme de réglures (traits à la règle) pour le texte biblique et pour les notes, qu'on copie désormais de concert, page par page. » (12) Assurément, une telle mise en page suppose que le scribe ait en tête l'organisation du folio entier avant d'entreprendre la copie, afin d'éviter que les textes ne se chevauchent. C'est donc que les scribes utilisent maintenant un canevas fixe pour la disposition du texte, ce qui n'était probablement pas encore le cas au XII^e siècle, comme le laisse supposer la mise en page rudimentaire des Psaumes CHN 92/0/17. C'est donc une véritable production « industrialisée » de la Bible qui se développe à Paris.

Cette uniformisation des manuscrits bibliques s'observe également dans les enluminures des initiales. Elles aussi tendent à adopter un



Les initiales représentent saint Paul dans ses attitudes traditionnelles, écrivant, enseignant ou avec le glaive à deux tranchants de la Parole de Dieu.

schéma type, tant au niveau du contenu que des couleurs et de la décoration. Les initiales du manuscrit contenant Job et les petits prophètes sont ainsi ornées d'entrelacs floraux ou d'animaux fantastiques. Une telle iconographie s'explique premièrement par le fait que, Job mis à part, les petits prophètes n'ont pas d'iconographie particulière propre, n'étant pas les plus connus, d'où l'emploi relativement « neutre » de ces ornements. Deuxièmement, le succès des manuscrits parisiens était tel que les enlumineurs n'avaient probablement pas le temps d'individualiser chacune des initiales : ils se fondaient certainement sur des modèles non caractérisants, utilisables pour des livres variés. L'uniformité se relève également au niveau des couleurs : limitées à trois, toujours les mêmes, riches et vives : rouge (pourpre), bleu (azur) et doré (qui est plus un métal qu'une véritable couleur). Les différentes initiales présentent également des similitudes formelles. Tout d'abord, la lettre est toujours une minuscule aux arabesques exagérées, non pas une lettre de type gothique, comme le texte. Ensuite, cette lettre tient dans un cadre, mais le dépasse parfois. Finalement, la décoration occupe l'en-

tier de la lettrine : le fond est coloré en bleu ou rouge, avec, parfois, des points dorés et des lignes blanches ondulées ; les pleins et les déliés de la lettre sont également travaillés mais la décoration occupe surtout la contreforme, l'intérieur de la lettre. C'est là que l'on retrouve des motifs évoquant des feuilles d'érable, des ailes, des oiseaux ou des dragons. Lorsque le caractère n'a pas de contreforme, comme le « i » initial du livre d'Aggée (f. 206r), il n'y a pas de cadre et la décoration s'étire dans le trait vertical. Même si la place est restreinte, l'artiste a porté un soin minutieux à rendre la tête et l'aile d'un animal fantastique.

On retrouve le même type d'uniformité dans le manuscrit des Epîtres pauliniennes. Là encore, les couleurs sont au nombre de trois, un cadre entoure la lettre et la décoration a un emplacement similaire. Le contenu, toutefois, est différent : alors que la décoration des initiales de Job et des petits prophètes est peu caractérisante, saint Paul possède une iconographie bien établie. Les initiales figurent donc les motifs usuels de sa représentation : saint Paul, assis, écrit ses Epîtres au début des lettres aux Romains (f. 2r) ; dans les Epîtres aux



f. 2r

Ms 143,
f. 3



f. 183v

Ms 143,
f. 183



Bible de Pierre de Chateauroux, Bibl. Mazarine, Paris

DIV 10/0/2 St-Maurice

Philippiens (f. 144r), saint Paul prêche, un livre à la main – à la mort de Jésus, il voyagea dans le bassin méditerranéen pour répandre la parole du Christ ; au début de la deuxième lettre à Timothée (f. 186v) tenant une épée, en plus de son livre, ce qui rappelle la manière dont le saint est mort, décapité, parce qu'il était citoyen romain ; et finalement, saint Paul prêchant, face aux Hébreux, représentés avec les chapeaux pointus que l'on associe aux païens, au début de l'Épître aux Hébreux (f. 198v). Si les motifs sont variés dans les initiales de ces quatre Épîtres, l'uniformité est beaucoup plus grande dans les autres letrines : à chaque fois, saint Paul est représenté debout, une épée à la main. Il y a toutefois quelques variantes : l'épée change parfois de main ; tantôt saint Paul regarde à gauche, tantôt il regarde à droite ; les couleurs varient également, la tunique bleue étant soit dessus soit dessous la rouge.

En dépit de ces quelques différences, on note globalement une grande unité.

Cette uniformité dans l'enluminure des initiales est le dernier point qui confirme que la Bible de Saint-Maurice a été réalisée selon des schémas types, les mêmes que l'on peut imaginer à Paris, où la production de Bible est déjà bien établie au XIII^e siècle.

Finalement, quelques comparaisons mettront un point d'orgue à notre enquête sur l'origine et la date de réalisation de la Bible de Saint-Maurice. Des critères restrictifs devraient assurer la pertinence des comparaisons. Il s'agira ainsi de mettre la Bible de Saint-Maurice en parallèle avec des Bibles glosées en plusieurs volumes, dont les initiales sont enluminées, produites à Paris ou aux environs, aux alentours de 1200-1240 (puisque ce sont nos hypothèses géographiques et temporelles pour la Bible de Saint-Maurice). Pour encore plus d'exactitude,

nous limiterons nos comparaisons aux Bibles contenant au moins l'un des livres de la Bible de Saint-Maurice : Job, les petits prophètes, les Epîtres pauliniennes ou les Psaumes. S'il ne nous a pas été possible de trouver une Bible contenant tous ces livres, la Bible glosée de Pierre de Châteauroux en quatorze volumes (mss 131-144) donne pourtant des résultats convaincants. Conservée à la Bibliothèque Mazarine de Paris, cette Bible contient, entre autres, le livre de Job (ms 135-II), les douze petits prophètes (ms 137-I) et les Epîtres pauliniennes (ms 143). Il s'agit assurément d'un ouvrage parisien puisque son propriétaire lui-même était frère à Saint-Victor. La fiche d'étude fournie par la Bibliothèque Mazarine précise en effet que trois des manuscrits « portent la note suivante, d'une main du XIII^e siècle : 'Istum librum dedit nobis frater de Castro Radulfi.' » (13) Selon Robert Branner (14), deux ateliers parisiens auraient collaboré pour les trois manuscrits qui nous intéressent : l'atelier Amagest et l'atelier des Bibles Moralisesées Viennoises. La mise en page est très proche de celle de la Bible de Saint-Maurice, mais les manuscrits de Pierre de Châteauroux sont plus petits de 40 à 60 cm et le groupement des livres est différent : par exemple, les petits prophètes sont réunis avec les Maccabées. Le livre des petits prophètes ne contient pas, comme à Saint-Maurice, des initiales décorées de faune et de flore mais des représentations stéréotypées des prophètes. Comme à Saint-Maurice, on relève toutefois une grande uniformité, les mêmes trois couleurs, la présence du cadre autour de l'initiale, la même situation de la décoration (contrefort, pleins et déliés et fond). Les similitudes entre Saint-Maurice et Châteauroux sont encore



plus manifestes dans les Epîtres pauliniennes où, non seulement la forme, mais encore le contenu iconographique sont semblables. Notons encore que le style du dessin, dans les enluminures, semble antérieur à celui de Saint-Maurice : les drapés lourds et mouillés dont sont revêtus les prophètes et saint Paul étaient à la mode au début du XIII^e siècle – la notice de la Bibliothèque Mazarine donne en effet les dates de 1205-15 pour ces manuscrits. Le type de vêtement du saint Paul de Saint-Maurice était quant à lui usuel dès la moitié du treizième siècle. Or nous avons estimé la date de réalisation de la Bible de Saint-Maurice entre 1200 et 1240. Cette comparaison stylistique situerait donc les manuscrits agaunois vers la fin de cette période, aux alentours de 1240 plutôt que de 1200.

La deuxième Bible comparable à Saint-Maurice est la Bible glosée de Douai, en onze volumes. Cet ouvrage comporte, entre autres, les petits prophètes et les lettres de Paul. Selon Branner (15), elle aurait été produite à l'atelier d'Amiens, au Nord de Paris, au XIII^e siècle. Dans cette Bible, des animaux fantastiques ont été choisis et pour les petits prophètes et pour les Lettres de saint Paul. Encore une fois, on note des similitudes iconographiques et stylistiques avec Saint-Maurice.

La troisième comparaison repose sur les traits communs de la Bible d'Agaune et du manuscrit des petits prophètes, provenant d'une Bible glosée, de Douai également, en treize volumes. Selon Branner (16), le manuscrit aurait été produit à Paris, aux ateliers d'Alexandre et de Blanche. Là encore, les similitudes sont frappantes. On pourrait encore établir des liens entre les volumes de Saint-Maurice et d'autres manuscrits, tels ms 10-II (petits prophètes) et ms 14

(Épîtres pauliniennes), Assisi, Biblioteca Comunale, ms Latin 11545-II (petits prophètes) et ms Latin 11546 (Job), Paris, Bnf, ou le ms 83 (Job) de Troy. Il serait en outre intéressant d'ouvrir les recherches à des manuscrits non bibliques pour tenter d'identifier l'atelier qui a précisément réalisé la Bible de Saint-Maurice. Si une telle entreprise dépasse l'ambition de cet essai, elle ouvre de multiples perspectives pour les futures études des manuscrits aigaunois.

Peu documentée, la Bible de Saint-Maurice témoigne pourtant d'un développement nouveau dans la production des manuscrits. Les trois volumes survivants sont probablement le fruit d'un travail d'atelier(s) déjà bien rôdé : la mise en page très organisée du texte et des gloses et l'uniformité des enluminures en sont les preuves. Si elle a été produite « en série », la Bible de Saint-Maurice n'en perd pas pour autant sa valeur : pour s'en rendre compte, il suffit d'observer le choix de couleurs précieuses, la finesse des décorations, même dans les espaces les plus étroits, la richesse de l'écriture, les détails de mise en page et le système de repérage élaboré. Tous ces éléments réunis convergent donc vers une production parisienne de la moitié du XIII^e siècle (environ 1240, plus largement, le deuxième tiers du XIII^e siècle). Rien d'étonnant, en fait, puisqu'à cette époque, d'une part, Paris était extrêmement réputé pour sa production et, d'autre part, l'Abbaye de Saint-Maurice était suffisamment riche et cotée pour se faire offrir une telle bibliothèque !

Georgia Guenzi

1. BRÜCKNER Albert, *Scriptoria Medii Aevi Helvetica. Denkmäler schweizerischer Schreibkunst des Mittelalters*, 14 vol., Genève 1935-1978, vol. 13, pp. 121-134.

La Bible de Saint-Maurice est mentionnée aussi dans JOERG Urs et HOFFMANN David Marc (éd.), *La Bible en Suisse : origines et histoire*, ouvrage publ. par la Société Biblique Suisse, Bâle, Schwabe, 1997.

2. Je reprends ici les conclusions des recherches menées par le chanoine Olivier Roduit et publiées sous le titre « Histoire

de la bibliothèque de l'Abbaye », dans *Echos : Nouvelles de l'Abbaye de Saint-Maurice*, n°14, mars 2007, pp. 30-64 (1ère partie) et n°16, décembre 2007, pp. 40-64 (2ème partie). Les passages ici mentionnés se trouvent aux pages 51 et 54 du n°14. M. Roduit cite le chanoine François Bocard, auteur de « Histoire de la Légion thébéenne et Monuments historiques sur l'antique et royale Abbaye de s. Maurice d'Agaune », T. 2, 1832 (AASM DIV 1/2/20), p. 179, note 14 et p. 206.

3. DE HAMEL Christopher, *La Bible. Histoire du Livre*, Paris, Phaidon, 2002, p. 127-128.

4. DE HAMEL Christopher, *La Bible...*, p. 125.

5. DE HAMEL Christopher, *La Bible...*, p.115-116.

6. DE HAMEL Christopher, *La Bible...*, p. 123-124.

7. LOBRICHON Guy, *La Bible au Moyen Age*, Les Médiévistes Français (coll.), Picard (éd.), Paris, 2003, p. 162. Cet ouvrage réunit différents articles du médiéviste et maître de conférences Guy Lobrichon. Le chapitre III de ce livre est consacré à la glose, sa forme et son histoire. Bien qu'il n'en fasse pas mention dans ses publications, Guy Lobrichon a consulté il y a quelques années les manuscrits de Saint-Maurice. C'est lui qui m'a indiqué la comparaison avec les manuscrits de la Bible glosée d'Assisi et qui a confirmé mon intuition quant à une provenance parisienne pour les manuscrits DIV 10/0/1, 2 et 3.

8. DE HAMEL Christopher, *Glossed Books of the Bible and the origins of the Paris booktrade*, D.S. Brewer (publ.), Suffolk, 1984, p.1.

9. DE HAMEL Christopher, *Glossed Books...*, p. 2.

10. Rouse Richard H. et Rouse Mary A., *Manuscripts and their makers : commercial book producers in medieval Paris, 1200-1500*, Harvey Miller (publ.), Londres, 2000, 2 vol.

11. LOBRICHON Guy, *op. cit.*, p. 163.

12. LOBRICHON Guy, *op. cit.*, p. 162.

13. « Ce livre nous a été donné par frère de Châteauroux. » Fiche d'étude de la Bibliothèque Mazarine, <http://www.calames.abes.fr/pub/#details?id=MAZA10181>, consulté le 01.04.2010.

14. BRANNER Robert, *Manuscript painting in Paris during the reign of saint Louis : a study of styles*, Berkeley, University of California Press, 1977.

15. BRANNER Robert, *op. cit.*

16. BRANNER Robert, *op. cit.*

Autres ouvrages consultés :

ANDENMATTEN Bernard, HAUSMANN Germain, RIPART Laurent et VANNOTTI Françoise, *Ecrire et conserver, Album paléographique et diplomatique de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune (VI-XVIIe s.)*, Saint-Maurice, Fondation des Archives historiques de l'Abbaye de Saint-Maurice ; Lausanne, Université de Lausanne, Fac. des Lettres, Section d'histoire, 2010. Les pages 63 à 65 traitent du volume DIV 10/0/1.

CAHN Walter, *Romanesque manuscripts : the twelfth century*, Harvey Miller (publ.), Londres, 1996, 2 vol.

DE HAMEL Christopher, *Une histoire des manuscrits enluminés*, Paris, Phaidon, 1995.

PÄCHT Otto, *L'enluminure médiévale : une introduction*, Paris, Macula, 1997.

Sites Internet pour les illustrations

Manuscrits de Saint-Maurice, <http://www.digi-archives.org>.
Manuscrits de Paris, Biblio. Mazarine, http://liberfloridus.cines.fr/cgi-bin/init_session.
Manuscrits de Douai BM, <http://www.culture.gouv.fr/documentation/enlumine/fr/BM/douai.htm>